

transmise sans paroles de mère en fille, de femme ou jeune fille à fillette, de génération en génération, est la tactique évoquée hier au détour du chemin, la **tactique "patte de velours"**. Pour peu qu'on y fasse attention, on la reconnaît sous une infinité de visages divers, depuis le cas extrême-yang de l'épouse véhémence, incarné pour moi par ma mère, au cas extrême-yin de l'épouse dolente (voire, accablée), que j'ai vu incarné par une autre proche parente.

Il me semble qu'il y a très peu de femmes qui ne pratiquent cette tactique immémoriale, et qui ne la maîtrisent à fond¹⁹⁷(*). Elle est pratique quotidienne surtout dans le cirque conjugal, sans pour autant se limiter à celui-ci. Il me semble qu'elle est peu pratiquée de femme à femme (peut-être simplement, parce qu'il est plus difficile de "faire marcher" une femme qu'un homme). Par contre, chez certaines femmes, cette tactique devient comme une seconde nature, dans sa relation à **tous** les hommes ou peu s'en faut - à ceux, tout au moins, qui sont perçus par elle comme ayant un caractère viril bien marqué.

Si je parle ici de "tactique", cela n'exprime d'ailleurs qu'un aspect accessoire, l'aspect "tactique" justement, d'une réalité plus importante : celle d'une attitude intérieure invétérée, vis à vis "de l'homme" en général, ou tout au moins vis à vis de celui, père, amant ou mari notamment, qui dans sa vie joue un rôle privilégié comme **homme**, investi (par le consensus social, ou par son propre choix à elle) d'une **autorité**. Cette attitude n'est nullement toujours dans la nature d'une soif de domination (comme dans le cas "épouse véhémence") - tout au moins pas au sens où d'ordinaire on entend le mot "domination". Il s'agit plutôt d'une fringale, qui parfois se fait dévorante, **d'exercer sans cesse une action** [◇] sur l'autre, de le "maintenir en mouvement" (sous-entendu : en mouvement autour de sa personne à elle. . .). Pour cela, souvent, tous les moyens sont bons. Un de ces moyens d'exercer une action, et par là, un pouvoir, est de **blessar**, et parfois, de blesser le plus profondément qu'on peut, de mettre carrément KO, et à la limite, de détruire, physiquement ou psychiquement, pour peu seulement que l'occasion soit propice ; et ceci, toujours, sans avoir l'air d'y toucher, avec "toutes les apparences de la plus exquise délicatesse". Plus d'une fois j'ai moi-même été "envoyé sur le carreau" ! Souvent aussi, pris au dépourvu comme coacteur ou comme témoin, j'ai eu le souffle coupé par la gratuité apparente de l'acte qui blesse ou qui détruit, avec un sourire innocent ou d'un air absent mais toujours mine de rien, saisissant avec un instinct infailible l'instant et le lieu pour toucher l'autre là où il peut être le plus profondément atteint - que cet "autre" soit le père ou l'amant, le mari ou l'enfant, ou une simple connaissance voire un étranger (pour peu seulement que l'occasion soit là pour frapper et pour atteindre. . .).

18.2.9.3. (c) La violence ingénue - ou la passation

Note 139 (9 décembre) Je touche là au cas extrême, et pourtant nullement rare, de la **violence pour la violence**, de la **gratuité** dans la violence et dans la malveillance. Cette violence-là, qu'elle frappe l'étranger ou l'être le plus proche et prétendument aimé, n'est le propre ni de la femme, ni de l'homme, elle n'est ni "yin", ni "yang". Mais la **forme** déconcertante et insidieuse sous laquelle je la rencontre ici, sous le masque d'un air d'absence distraite voire de douceur ingénue - cette forme là, qui a fini par me devenir bien familière, m'apparaît comme étant propre surtout à la femme. C'est là une circonstance liée sûrement au consensus social "patriarcal", qui investit l'homme d'autorité et de pouvoir, vis-à-vis de la femme¹⁹⁸(*). Cette forme est

¹⁹⁷(*) Il est vrai également qu'il y a très peu d'hommes qui ne "marchent" au quart de tour, quand "on" leur applique cette tactique. J'ai moi-même marché sans coup férir pendant la plus grande partie de ma vie. Ça a commencé à changer vraiment seulement avec l'apparition de la méditation dans ma vie, à l'âge de quarante-huit ans (il n'est jamais trop tard pour bien faire). Aujourd'hui encore il arrive que je m'y laisse prendre. (Pas souvent il est vrai, et jamais pour bien longtemps. . .)

¹⁹⁸(*) Ce consensus d'ailleurs, et l'autorité de l'homme dans sa relation à la femme, ce sont beaucoup érodés au cours des dernières générations, et de plus en plus de nos jours. Je serais le dernier à m'en plaindre ! Il ne semble pas pourtant que ce changement surferfi ciel dans les lois et dans les moeurs, ait changé grand chose dans les ressorts profonds et le "style" des relations entre les sexes, et notamment dans l'antagonisme viscéral et soigneusement occulté de la femme vis à vis de l'homme. Cela tient sans